

rons point de loge aux BOUFFES, la première année. (Scribe.) Elle a des principes, elle fait maigre, elle communique, et va très-parée aux bals, aux BOUFFES, à l'Opéra. (Balz.)

BOUFFES-PARISIENS (théâtre des). Ce théâtre de genre, qui, pour la charge, est en musique ce que le Palais-Royal est en littérature, s'est ouvert le 5 juillet 1855 dans une petite salle d'été, située au carré Marigny des Champs-Élysées. Le privilège en avait été accordé à M. Jacques Offenbach, qui, non content d'être à la fois le fondateur et le directeur de cette bonbonnière lyrique, en voulut être aussi le pourvoyeur le plus infatigable. M. Jacques Offenbach, chef d'orchestre au Théâtre-Français, s'était déjà fait connaître à titre de violoncelliste. Comme compositeur, on citait de lui de faciles inspirations, fort gaies pour la plupart, sur les *Fables de La Fontaine*, telles que la *Cigale et la Fourmi*, le *Corbeau*, le *Rat*, la *Loitière*, le *Savetier*, etc. Les salons avaient adopté ces broderies légères, dont le succès poussa l'auteur à s'essayer dans un genre où il n'a pas encore rencontré de rival pour la fécondité et la constante réussite. De petites opérettes, ou plutôt des *houffonneries musicales*, car l'expression est désormais consacrée, écrites par lui pour la plupart, composèrent un joyeux répertoire, qui amena la foule : les *Deux Aveugles*, avec Berthelier et Pradeau, dans les rôles de Giraffier et de Patachon, eurent un succès de fou rire, qui suffit à établir la réputation de la petite salle des Bouffes-Parisiens. Le *Violoneux*, saynète lyrique, et quelques pantomimes firent avec beaucoup de bonheur tous les frais de la saison d'été. L'hiver venu, M. Offenbach installa sa troupe dans l'ancien local du théâtre Comte, passage Choiseul, et donna de l'extension au genre qu'il avait adopté. Un prologue en vers, de Mery, *Entrez, messieurs, mesdames*, avait ouvert la salle du carré Marigny; un autre prologue, également en vers, du même poète, et intitulé *Après l'été*, ouvrit, le 29 décembre 1855, la salle du passage Choiseul. On y avait joint : les *Statues de l'alcade*, pantomime de M. Julian, musique de M. Pilati; *Sur un volcan*, opérette de Mery, musique de M. Léprieux; *Ba-ta-clan*, chinoiserie musicale de M. Ludovic Halévy, musique de M. Offenbach. *Ba-ta-clan* eut une vogue inouïe; jamais l'extravagance n'avait remporté pareille victoire; la muse du maestro fut proclamée reine du genre par le public tout particulier qui l'avait adoptée. Les admirateurs de *Ba-ta-clan* (v. ce mot), dilettantes après boire pour la plupart, gandins en bonne fortune, petites dames et gros messieurs, ont les oreilles ainsi faites qu'il faut qu'on les leur écorche pour qu'ils soient heureux. Un public, qui n'est ni le monde, ni le demi-monde, ni le quart de monde, vint se repaître de cette triviale folie de carnaval, exécutée par des acteurs enragés et grimaciers. L'étonnant succès de cette chinoiserie musicale, qu'il serait plus vrai d'appeler une chaudronnerie musicale, eut une influence décisive sur le genre de pièces à adopter dans ces régions voisines de la Bourse, où maître Offenbach avait fait carillonner ses croches et ses doubles croches. L'opérette ou petit opéra-comique, ou farce, la *burletta*, comme disent les Italiens, fut déclarée insuffisante, et l'on en vint peu à peu aux exhibitions les plus court-vêtues : *Tromb-Alcazar*, le *Postillon en gage*, la *Rose de Saint-Flour*, la *Bonne d'enfants* (1856), *Croquefer* (février 1857), préludèrent à cette étrange accumulation de bêtises préméditées qu'on nomme *Orphée aux enfers* (deux actes et quatre tableaux, paroles de M. Hector Crémieux, musique de M. Offenbach, 21 octobre 1858). Cette burlesque production, un des plus durables succès dramatiques de ces dernières années, eut trois cents représentations successives ! Plusieurs reprises données plus tard n'ont pas fatigué la patience et toute épreuve des nombreux amateurs du hoquet musical. L'excentrique partition, exécutée par d'assez jolies paires de jambes, avec le débraillé le plus mythologique, a porté haut la gloire de son auteur, et donné le pas à toute une école qui semble avoir pris à tâche de reproduire en musique les cris divers des animaux les plus sauvages. Cette école, qui prétend que bouger c'est chanter, compte déjà de beaux états de service, et l'on ne sait, en vérité, si elle a dit son dernier mot en produisant la *Femme à barbe* et Mlle Thérèse.

Cependant, et comme pour se faire pardonner les péchés de son archet, M. Offenbach avait ressuscité l'*Impresario* de Mozart et *Bruschino* de Rossini; mais ce *Bruschino*, un bijou, une *burletta* échappée des mains immortelles de Rossini en 1813, ayant été exécutée le 28 décembre 1857 dans ce petit temple voué à toutes les audaces, s'y vit écrasée par la triomphante bacchanale d'*Orphée aux enfers*. Les *Pantins de violette*, dernière œuvre lyrique d'Adolphe Adam, avaient eu meilleur accueil, grâce peut-être à une actrice en faveur, qui avait fait ses premières armes à Paris, au carré Marigny, dans le *Violoneux*, Mlle Schneider.

Voilà donc le succès des Bouffes-Parisiens bien établi, succès se continuant dans la salle d'été du carré Marigny après la fermeture de la salle d'hiver, et revenant fidèlement, dès les premiers soirs de septembre, faire la fortune de l'administration au passage Choiseul. Quelques acteurs de talent, trop aimés pour

leurs défauts peut-être, ce qui les porte à les exagérer encore, composaient alors une troupe fort convenable. Plusieurs s'étaient révélés au public parisien en même temps que leur directeur. De ce nombre étaient Berthelier, Pradeau, Mlle Schneider, Mlle Tautin, auxquels vinrent se joindre Bache, Désiré, etc. Voilà donc, disions-nous, le succès des Bouffes-Parisiens bien établi. Hélas ! ce succès devait bientôt décroître, et décroître d'une manière fort sensible, en dépit des nombreuses réclames répandues dans les journaux littéraires, où se cuisinaient amicalement les réputations d'un jour. Les publicistes à un sou et deux sous la feuille sont peu exigeants en fait d'art, et ils prirent volontiers le maestro Offenbach pour un novateur; ils ne lui mesurèrent pas leur admiration quotidienne, et le gâtèrent encore, ce que nous n'aurions pas cru possible. Le directeur des Bouffes s'entendait assez bien, d'ailleurs, à occuper l'attention des lecteurs d'estaminets; et mille canards ingénieux, mille faits divers piquants sont là pour attester les nombreuses ressources d'une organisation qui n'est pas exclusivement musicale. Des fêtes et des bals annoncés à grand fracas étaient donnés au besoin à cette joyeuse petite compagnie de voltigeurs de la plume et du crayon, qui s'adage en plein Paris, avec une confiance surprenante et une naïveté souvent comique, le droit exclusif de faire la pluie et le beau temps au pays de la renommée. Ces combattants, armés à la légère, ont, en général, dans leur boîte à poudre, plus d'esprit que de logique — il serait injuste de contester ce côté brillant de leur répertoire — et ils aiment assez qu'on croie au sacerdoce qu'ils prétendent exercer. Ces aimables pontifes du premier-Paris ont la reconnaissance facile, et rien ne les attache plus à un homme de talent que la façon civile dont cet homme de talent accepte leur suzeraineté. Et puis, comme ils sont de grands enfants, malgré l'apparence rébarbative qu'ils affectent, ils aiment les enfantillages. Or M. Offenbach sait mieux que personne que tout âge a ses hochets. Nous avons sous les yeux le programme illustré d'un *Grand bal donné par M. Offenbach*, le 13 mars 1858, où, sous prétexte d'établir, un soir durant, une *Compagnie d'assurances mutuelles contre l'ennui*, le « gérant responsable » S. E. M. Jacques Offenbach fixe, avec l'aide de son comité de surveillance, un ordre du jour rédigé dans un style qui ne le cède en rien à celui d'*Orphée aux enfers*. Pour donner une idée du goût excellent qui a présidé à la rédaction, nous nous permettrons (que le lecteur nous le pardonne) un court extrait : « Les dames ne souriront qu'aux célibataires, qui devront s'en réjouir et le témoigner par des gestes ou les convenances et la passion se disputent le pas, mais où néanmoins la passion devra succomber. Les personnes qui ont la funeste habitude de manger de l'ail sont priées de s'en abstenir quatre jours avant cette petite fête... Les danses les plus inconvenantes sont de rigueur; ceux qui s'y livreront seront flanqués à la porte, avec les honneurs dus à leur rang. Sans exiger précisément que l'on observe scrupuleusement l'étiquette des cours du Nord, le maître de la maison prie les messieurs de ne pas mettre leurs doigts dans le nez de leurs danseuses, à moins qu'elles n'en fassent la demande par écrit... Un buffet sera magnifiquement servi pendant toute la nuit... dans toutes les gares des chemins de fer... Les mets, aussi rares que variés, seront portés par des esclaves devant chacun des convives; les fromages s'y rendront d'eux-mêmes. Les prix des consommations sont modérés : Dieu veuille que les consommateurs le soient aussi ! Si une dame se trouve mal, MM. les docteurs M... et G... s'empresseront de la trouver bien. Tous les instruments de cuivre ont été étamés et sortent des manufactures de porcelaine de Sax. *Nota*. S'il se trouvait quelque personne à qui cette affiche déplût, on la ficherait à la porte, l'auteur n'ayant permis à sa plume de faire que ce qu'une honnête plume doit... » Ces drôleries, soigneusement répétées dans les petits journaux, furent trouvées plus ou moins spirituelles sans doute par le public, qui commence à se lasser de cette ridicule habitude qu'ont les gazetiers en belle humeur et les musiciens en rupture de gamme de lui faire part des moindres événements de leur vie; mais elles contribuèrent certainement à augmenter la popularité de M. Offenbach, dont on fit une sorte de personnage bizarre et fantasque, à qui on attribua même le *mauvais œil*; de telle sorte que la salle du passage Choiseul devint un jour trop étroite pour contenir la foule, curieuse d'entendre et de voir les choses de *haute grasse* qui s'y servaient. Il fallut songer à l'agrandir : on l'agrandit donc; mais quand on eut augmenté le nombre des places, il se trouva que les spectateurs se montrèrent moins nombreux qu'auparavant. Bref, on apprit un beau jour que M. Offenbach, créateur du genre en honneur dans l'endroit, quittait la direction. Pourquoi cette retraite ? La muse débraillée du maestro, après avoir peu à peu dépravé le goût du public, ne suffisait-elle plus aux appétits immodérés de ses admirateurs d'autrefois ? Quoi qu'il en soit, à dater de ce moment on vit les Bouffes-Parisiens passer par des phases diverses, subir des gênes cruelles et afficher d'étonnantes prospérités. Un des successeurs de M. Offenbach, dans la direction, essaya les pièces à femmes moins vêtues en-

core que dans *Orphée aux enfers*, donna des farces même indignes d'un champ de foire. Il se ruina, tout en forçant la dose des maillets couleur de chair.

Repeint, doré, décoré à neuf, et miraculeusement agrandi, le théâtre des Bouffes-Parisiens se rouvrit en janvier 1864, après avoir prolongé un peu plus que de coutume ses vacances annuelles. Le parterre supprimé avait fait place nette à l'orchestre pourvu de stalles confortables; la scène s'était élargie, les loges s'étaient haussées de deux rangs; les baignoirs se développaient en demi-cercle autour de l'orchestre; la coupole, figurant un *velum* qui se rattache à une treille par des cordages d'or, était peinte à souhait pour le plaisir des yeux; des girandoles suspendues aux chapiteaux remplaçaient heureusement le lustre, et répandaient sur la salle une lumière de fête; la muse des Bouffes-Parisiens ne pouvait souhaiter un boudoir plus séduisant. La soirée d'ouverture commença par un prologue, dans lequel on se moquait à tire-larigot de la *Tradition*, personnifiée par un chevalier de l'ancien régime, coiffé d'ailes de pigeon et poudré à blanc, ce qui faisait dire quelques jours plus tard à M. Paul de Saint-Victor, dans la *Presse* : « C'est un programme comme un autre, pourvu que les Bouffes ne remplacent point par une queue rouge les ailes de pigeon. Ils ont réparé leur salle, ils devraient aussi nettoyer leur genre. Moins d'argot et moins de cascades; moins de lazzi et de coq-à-l'âne. On voudrait voir sortir de leur répertoire ces facéties saugrenues, folles à lier, bêtes à manger des pois gris et des étoupes enflammées, dont la gaieté frénétique donne l'idée de l'aliénation. »

Les Bouffes-Parisiens, placés en des mains malhabiles, périlisaient d'une manière effrayante. Des pièces ordurières, des exhibitions honteuses de baladines effrontées et cyniques chassèrent les spectateurs. Vite la direction changea de programme, et le théâtre passa de la licence dégoûtante à la morale ennuyeuse : trop de sagesse après trop d'orgie. Le public bâilla, à se désarticuler la mâchoire. Alors, retombant dans ses premiers errements, et s'y jetant à corps perdu, jouant le tout pour le tout, la direction lâcha la chanson du *Sapeur*. Mlle Thérèse, la *diva* des cafés-concerts, digna venir chanter, chaque soir, entre onze heures et minuit, moyennant une bagatelle, un rien, un méchant chiffon de papier Joseph grand format. On écrivit expressément pour elle *C'est pour ce soir et le Bauf Apis*... Ce fut le coup de grâce, et l'on ne regretta pas, comme les années précédentes, que le théâtre restât fermé pendant les mois d'été.

Telle était la situation des Bouffes-Parisiens à la clôture de 1865. Nous le répétons, on avait essayé de tout : les *Georgiennes*, opéra-bouffe en trois actes, de M. Offenbach, avec Pradeau, Léonce, Désiré, Mlle Ugéle; le *Manoir de la Renardière*, avec Clarisse Mirroy et Irma Marié. On avait repris les *Pantins de violette*, d'Adolphe Adam; on avait repris les *Petits prodiges*, un succès de l'année 1857, symphonie fantastique destinée à montrer la troupe entière, sans distinction d'emploi, de taille ni de sexe, travestie en bébés coiffés de bourrelets, ornés de tabliers et suçant des sucres d'orge; on avait repris *Passé minuit*, avec Arnal égaré en ce lieu de perdition. Qu'avait-on donné encore ? *Mesdames de la Halle*; *L'Homme entre deux âges*; *Georgette*, de M. Gevaert; la *Chanson de Fortunio*, une perle de l'ancien répertoire des Bouffes, avec Bache, et M. *Choufleury*, un autre triomphe du même auteur; puis le *Serpent à plumes*, paroles du caricaturiste Cham; la *Revue pour rien* ou *Roland à Ronce-veau*, revue-parodie en huit tableaux de l'opéra de *Roland à Roncevaux*, musique de Hervé; *Jupiter et Léda*, d'une musicienne très-inattendue, Mlle Suzanne Lagier, exécuté par deux douzaines de demoiselles aussi peu habillées que le permettent les règlements de police. N'oublions pas l'inévitable *Lischen* et *Fritschen*, conversation alsacienne, le seul vrai succès de cette période peu fortunée; un certain *Jérôme Pointu*, hélas ! moins heureux que le *Jérôme Pointu* de 1781; les *Deux Clarinettes*; un *Congrès de modistes*; les *Petits du premier*, repris du théâtre Saint-Germain; une *Vengeance de Pierrot*, qui ne put venger la défaite du théâtre... quoi encore ? le *Baptême du p'tit ébéniste*, avec Berthelier, et enfin Thérèse ! La saison était complète.

Vint l'hiver de 1865, et M. Offenbach reprit en mains les ficelles de ses pantins. De toutes parts on applaudit; le succès reviendra, disait-on. Les Bouffes remontèrent donc quelques-unes de leurs meilleures pièces d'autrefois : *Monsieur et Madame Denis*; la *Chatte métamorphosée en femme*, et *Croquefer* ou le *Dernier des Paladins*, en attendant les nouveautés annoncées. Dans une sorte de fantaisie musicale, composée de tous les morceaux saillants du répertoire et intitulée les *Refrains des Bouffes*, on rappela à la foule les beaux soirs du théâtre qu'il s'agissait de galvaniser : *Orphée aux enfers*, le *Font des Soupirs*, *Fortunio*, les *Canards*, les *Deux Aveugles*, *Tromb-Alcazar*, *Ba-ta-clan*, etc. Enfin, le 11 décembre 1865 parut un opéra nouveau, en trois actes, dû au maître de l'endroit, et destiné à faire sensation, les *Bergers*, joué par Berthelier, Désiré, Gourdon, Tacova, Mmes Berthelier-Frassey (qui mourut presque subitement après quelques représentations), Tautin, Irma Marié, Zulma Bouffa, et tout un essaim de

femmes légères... de costume. Les *Bergers* n'obtinrent pas le succès qu'on en attendait, et l'on en revint à des reprises : *Orphée aux enfers* apparut encore sur l'affiche. M. Jacques Offenbach abandonna de nouveau la direction des Bouffes-Parisiens, qui n'eurent plus qu'une existence fort précaire pendant les derniers jours de la saison 1865-1866. Un procès devant le tribunal de commerce, intenté à MM. Hanappier et Co, alors directeurs des Bouffes, et rapporté dans la *Presse* du 4 juin 1866, a révélé au public un fait de nature à laisser supposer les embarras financiers des successeurs de M. Offenbach. Un comique, modestement appointé à raison de 150 fr. par mois, réclamait le paiement d'un arriéré liquidé par le tribunal à 285 fr., et l'administration se laissait condamner; mais il est écrit que les Bouffes sont un lieu où les plus étranges choses sont permises. En effet, à partir du 1^{er} juin 1866, et pour toute la saison chaude, un poète, M. Arthur Ponroy, voulant en appeler au public de l'indifférence de la Comédie-Française à son endroit, prit à bail la salle des Bouffes-Parisiens, et y installa une troupe de son choix, qui devait représenter ses propres ouvrages. Évoquer l'Olympe dans la salle où retentissaient encore les éclats de rire d'*Orphée aux enfers* était une entreprise héroïque, mais l'auteur du *Vieux Consul* croit au récit de Thémène comme à l'Evangile. Il a donc bravement exhibé une pièce effroyablement attardée, intitulée le *Présent de noces*, pièce où il s'agit de la jeunesse d'Homère et dans laquelle Mlle Karoly avait un rôle. L'épreuve n'ayant pas été heureuse, la pièce ne tarda pas à disparaître de l'affiche.

Les Bouffes-Parisiens s'élevèrent à deux pas du boulevard des Italiens, au cœur du Paris qui convient au genre léger et croustillant qu'on y cultive. Avec de bons acteurs et des pièces, non pas insensées et grossières, mais spirituelles et quelque peu littéraires, on y ramènera sans doute, une bonne musique aidant, un public fidèle et facile à satisfaire.

BOUFFETTE s. f. (bou-fè-té—rad. *bouffer*). Petite houppie de fils ou de rubans bouffés qu'on emploie pour ornement : *Il manque à ce bonnet une BOUFFETTE de rubans bleus. Il faudra coudre des BOUFFETTES à ce harrais.*

— Mar. Troisième voile du grand mât des galères. || On l'appelait aussi *BOUFFLETTE*.

BOUFFEY (Louis-Dominique-Amable), médecin français, né à Villers-Bocage en 1748, mort en 1820. Il exerça longtemps la médecine à Argentan et fut membre du Corps législatif de 1808 à 1815. Outre un mémoire sur les causes des maladies, qui fut couronné par l'Académie de Nancy, on doit à Bouffey : *Essai sur les fièvres intermittentes* (1789); *Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies* (1799); *Observations sur le danger des crapauds employés comme topique dans les cancers ulcérés*, insérées dans le *Journal de médecine*.

BOUFFI, IE (bou-fi) part. pas. du v. *Bouffir*. Gonflé, enflé : *Un visage bouffi. Un homme bouffi. Le propriétaire est un vieux petit monsieur excessivement bouffi, avec de gros yeux ronds et un vaste menton double.* (Baudelaire.) *Cette jeune fille, encore toute bouffie de sommeil, se défilait au grand air.* (Alexis Dumas.)

6 chérubins à la face bouffie.

Réveille donc les morts peu diligents.

BÉRANGER.

Je trouve en ce monde,
Où la grasse abonde,
Venus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

BÉRANGER.

— Fig. Plein, rempli, tout occupé, fier, par allusion à une vessie bouffie par l'air dont elle est pleine. Ne se prend alors qu'en mauvaise part : *Bouffi d'orgueil, de colère. Bouffi de ses succès, de prétention. La noblesse, qui menait le roi, revenait bouffie de sa victoire de Rosbecque.* (Michelet.)

Je prétends soulever les lecteurs détraqués.

Contre un auteur bouffi de succès usurpés.

GILBERT.

Le bel air que celui de redresseur d'abus,
Toujours bouffi d'orgueil et rouge de colère !
V. Hugo.

|| Creux, vide, ampuilé, en parlant des œuvres de l'esprit : *Style bouffi, éloquence bouffie, langage bouffi.*

|| a des mots hargneux, bouffis et relevés.

RÉGNIER.

On aurait beau montrer ses vers tournés sans art

Où bouffis de grands mots qui se choquent entre eux.

GILBERT.

— Comm. *Hareng bouffi*, Sorte de hareng saur.

— Syn. *Bouffi, joufflu, mafflé ou mafflu*. *Bouffi* et *mafflé* ou *mafflu* se disent quand le visage tout entier est gros, plein, large; mais *bouffi* semble indiquer que cet état n'est pas naturel, qu'il est le signe d'une mauvaise santé ou d'une certaine irritation intérieure, tandis que les deux autres mots marquent seulement quelque chose de désagréable à la vue. *Joufflu* signifie proprement qui a de grosses joues, et il se prend souvent en bonne part : on peint ordinairement les anges sous les traits d'enfants *joufflus*. *Mafflé* et *mafflu* sont aujourd'hui peu usités.

— Syn. *Bouffi, boursoffé, enflé, gonflé*. *Bouffi* exprime un embonpoint de mauvaise